

Lurelu

Qui a peur de la bande dessinée?

Denis Côté

Volume 10, numéro 3, hiver 1988

URI : id.erudit.org/iderudit/12707ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN 0705-6567 (imprimé)
1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Côté, D. (1988). Qui a peur de la bande dessinée?. *Lurelu*, 10 (3), 22–23.

Tous droits réservés © Association Lurelu, 1988

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org



par Denis Côté

Qui a peur de la bande dessinée?

Que n'a-t-on pas dit contre la bande dessinée depuis ses tout premiers balbutiements? Et que n'a-t-on pas ajouté depuis qu'elle fleurit en abondance dans les bibliothèques publiques et scolaires? Aux États-Unis, les *comic books* sont accusés depuis longtemps de tous les maux, ce qui n'a pourtant pas dissuadé Spiderman (l'Homme-araignée) d'entrer récemment en campagne contre les abus sexuels infligés aux enfants. En Europe, Tintin fut tour à tour soupçonné de racisme, d'antisémitisme, de colonialisme, de misogynie, d'homosexualité, de pédophilie et de zoophilie. Quelques années après la mort de Georges Rémi (Hergé), la célèbre série est enfin reconnue pour ce qu'elle est: l'une des œuvres artistiques majeures du XX^e siècle. Au Québec, la BD a beau manquer de support(s), il n'empêche que le tirage mensuel de la revue *Croc* est d'environ 100 000 exemplaires.

Que cela plaise ou non, la bande dessinée occupe de plus en plus d'espace dans notre univers culturel. Alain Resnais a embauché Bilal pour certains décors de *Mon oncle d'Amérique*, des bédéistes sont passés à *Apostrophes* et on annonce maintenant les nouveaux *Astérix* à la télévision et dans les journaux. Tous les enfants connaissent Lucky Luke et les Schtroumpfs, tandis que les adolescents cultivés citent Achille Talon dans le texte. Mafalda est vite devenue une vedette populaire, et dans les milieux intellos de Paris, ça fait très bléca d'être amateur des délires architecturaux de Schuiten.

La BD serait-elle autre chose qu'un mal nécessaire? La question se pose d'une manière particulièrement cruciale pour les éducateurs et pour les bibliothécaires en particulier. D'honnêtes citoyens ont été sans doute scandalisés d'apprendre que chez les adolescents québécois, la culture littéraire — volet européen — se limitait à *Tintin* et *Astérix*. Où sont donc passés Mauriac et Victor Hugo?

Comment se fait-il que *Yoko Tsuno* ait remplacé Jules Verne? Pour répondre à cela, il faudrait d'abord se demander si le roman classique possède l'éclat suffisant pour concurrencer les video-clips et les jeux illuminés des arcades. Et se rappeler aussi que dans notre civilisation de l'image, les adultes élisent maintenant un chef d'État parce que son prognathisme lui donne un air d'autorité. Si la BD a un *look* dans un monde où prime le visuel, ce n'est pas la faute de ses lecteurs. Mais je m'éloigne.

Plusieurs professeurs et bibliothécaires tolèrent la BD, en espérant qu'elle conduira les élèves à la «vraie» lecture, que ces derniers troqueront un jour l'album contre un roman ou un ouvrage documentaire. C'est sûrement ce qui se produit parfois. Mais si la BD ne constitue qu'une lecture de passage, comment expliquer l'engouement des adultes pour les petits mickeys de tout genre et de toute forme? Serait-ce que la bande dessinée possède des caractéristiques et des qualités qui lui sont exclusives? Cette idée fait tranquillement son chemin. Des intervenants du milieu de l'éducation commencent à se demander de quelle manière on pourrait bien utiliser des albums dans le processus pédagogique.

Hélène Arsenault, de la Bibliothèque centrale de prêt du Nord, fait partie des quelques-uns qui ont accepté de prendre le taureau par les cornes. Elle organise des ateliers sur la bande dessinée, auxquels elle convie les bibliothécaires de sa région. Pour animer ces ateliers (il y en a cinq différents), elle a fait appel entre autres à Raynald Saint-Hilaire, bien connu dans le milieu de la distribution pour être un des experts québécois dans le domaine. À force de frayer avec les bédéistes français et belges, Raynald Saint-Hilaire est d'ailleurs en train de devenir leur tête de Turc, apparaissant cette année dans *L'or du Québec* (série «Les Tuniques bleues») et bientôt dans un album de la série «Les Casseurs».

Raynald aime passionnément la BD, au point de s'être donné la responsabilité de la faire connaître et apprécier par le plus grand nombre. Selon lui, les ateliers qu'il anime auprès des bibliothécaires sont utiles et importants, puisque ces personnes lisent très peu de bande dessinée. Ils ne peuvent donc la connaître et faire les choix judicieux au moment de l'achat.



L'atelier qu'il anime s'intitule: «La bande dessinée: ouvrage de référence». Ce qu'il raconte aux bibliothécaires déclenche une foule de questions et beaucoup de surprise. Cela lui plaît. Il croit qu'en tant que principal conseiller auprès des emprunteurs, le bibliothécaire exerce une grande influence sur le choix de lecture des jeunes et des adultes. Plus les bibliothécaires seront informés sur ce qui se fait en BD, et plus les jeunes auront l'occasion de s'attarder à des séries de qualité. Raynald Saint-Hilaire ne cherche pas à faire croire que la BD est extraordinaire en soi ou qu'elle s'avère une forme artistique supérieure aux autres. Il se dit conscient de ses limites, précisant que la bande dessinée n'a certainement pas la même valeur que le roman. Par contre, elle possède des valeurs iconiques (dessins, langage idéographique, couleurs) et narratives (découpage précis, récit elliptique) que la littérature n'a pas. Son but est donc de faire reconnaître la BD pour ce qu'elle est: un médium intéressant et au bout du compte éducatif.

Éducative, la bande dessinée? Il en est convaincu, et ses ateliers sont là pour le démontrer. À son avis, de nombreuses séries peuvent permettre aux jeunes lecteurs de s'éveiller à toutes sortes de réalités. Pourquoi pas même servir de complément à certains cours?

Prenons le Français. La qualité de la langue dans les œuvres d'Hergé est indubitable, et combien de jeunes ont appris de nouvelles expressions par l'intermédiaire du verbo-moteur Achille? La construction rigoureuse et l'exotisme des récits de Hugo Pratt obligent à comparer les aventures de Corto Maltese avec les romans de Conrad, London et Stevenson. Par ailleurs, une pléiade d'écrivains classiques ont été adaptés en bande dessinée: Verne, Defoe, Melville, Féval bien sûr, mais aussi Dickens et Molière!

Au cinéma et en littérature, on assiste actuellement à une poussée d'intérêt pour les sujets d'ordre historique. C'est pareil en BD, et la nouvelle revue *Vécu* témoigne de ce phénomène. Raynald Saint-Hilaire croit que la bande dessinée se prête particulièrement bien à l'enseignement de l'Histoire. Il ne tarit pas d'éloges pour la série «Alix» écrite et dessinée par Jacques Martin dont l'art graphique s'enrichit d'une solide formation

d'historien. Alix est un Gaulois égaré en plein Empire romain. Tout est rigoureusement exact dans ces albums: les événements, les costumes, l'architecture. Quelques récits d'Edgar-Pierre Jacobs, le père de Blake et Mortimer, peuvent aussi servir à l'enseignement de l'Histoire: les deux tomes du *Mystère de la Grande Pyramide* foisonnent de détails sur la civilisation égyptienne à son apogée. Et on pourrait citer *Corto Maltese* encore une fois, *Les tours de Bois-Maury* (Moyen Âge), *Louis la Guigne* (l'entre-deux-guerres) et évidemment *Les passagers du vent* (colonisation de l'Afrique et des Antilles par la France).

La bande dessinée s'intéresse aux réalités socio-politiques. Des chefs d'État aux bras-de-fer ont compris son pouvoir potentiel, et elle sert même d'outil privilégié de propagande dans certains pays, comme en Chine, au Chili, à Cuba. En démocratie, la BD est souvent critique ou dubitative, quand elle n'est pas carrément dissidente. Pensons à l'évolution politique de Tintin qui, d'abord monarchiste, deviendra graduellement antifasciste, puis antistalinien, avant de «décrocher» pour se retirer à Moulinsart. Dans sa dernière aventure (*Tintin et les Picaros*), il arbore un *Peace and Love* sur son casque de moto et aide Alcazar à renverser le dictateur Tapioca à la condition que pas une goutte de sang ne soit versée durant le putsch. La nouvelle série «Jeannette Pointu» (par Wasterlain) met en scène une journaliste parcourant le tiers monde, avec ses misères, ses guerres et ses injustices. En BD, la critique de mœurs n'est pas non plus dénuée de rareté. Songeons aux *Brétecher*, Lauzier, Reiser.

Quant aux aspects négatifs de la BD (violence, racisme, sexisme), Raynald Saint-Hilaire ne les nie pas. «Une société à la bande dessinée qu'elle mérite, dit-il. Comme les autres genres artistiques, la BD est un reflet du monde.» Il ajoute que si l'Art a souvent le privilège de devancer le réel, il n'a pas le droit d'en faire abstraction. «En connaissant mieux la bande dessinée, nous profiterons davantage de ce qu'elle a de bon à offrir et nous serons moins influencés par elle quand elle est mauvaise.»

Qui a peur de la bande dessinée? Pas les jeunes, en tout cas. Et ils n'ont peut-être pas tout à fait tort.

Les gagnantes de notre concours littéraire

Nous avons le plaisir de vous annoncer les noms des gagnantes de notre deuxième concours littéraire.

Premier prix:

Johanne Mercier, de Québec, pour *Le Blond des cartes*

Deuxième prix:

Renée Lessard, de Sherbrooke, pour *Le Petit Garçon qui allait trop vite*

Troisième prix:

Gisèle Guay, de Montréal, pour *L'Araignée et l'enfant*

Les gagnantes recevront chacune un montant de 100 \$, et tout en conservant leurs droits, elles verront leur texte publié dans la revue. Le texte qui a mérité le premier prix paraît d'ailleurs à la page suivante.

Cette année, *Lurelu* a reçu 40 textes. Plusieurs d'entre eux étaient d'une très grande qualité. Un tel succès pousse la revue à lancer son troisième concours littéraire à l'intention de la relève. Les règlements sont publiés plus loin dans ce numéro.

Le jury était composé de mesdames Suzanne Bellavance, de l'Université du Québec à Montréal, conseillère pédagogique en français, Madeleine Grégoire, bibliothécaire et ex-adjointe à la rédaction de la revue, et de monsieur Daniel Sernine, écrivain pour la jeunesse.

Le deuxième concours littéraire de *Lurelu* a joui d'une subvention de Bell Canada.



Illustration: Lise Monette